

Comment articuler et périodiser le processus historique en littérature comparée

Nina Façon

Volume 7, Number 2, août 1974

Littérature comparée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500325ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500325ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Façon, N. (1974). Comment articuler et périodiser le processus historique en littérature comparée. *Études littéraires*, 7(2), 271–282.
<https://doi.org/10.7202/500325ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

COMMENT ARTICULER ET PÉRIODISER LE PROCESSUS HISTORIQUE EN LITTÉRATURE COMPARÉE

nina façon

Selon une affirmation bien connue de Frédéric Engels, dans sa *Préface* à la troisième édition du *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, de Karl Marx, c'est l'histoire de France qui marque la succession classique des organisations sociales dans leur enchaînement nécessaire, de sorte que c'est à l'histoire de la bourgeoisie française que toute étude devra se rapporter au moment où elle aura en vue de définir les conditions déterminantes de l'apparition et du développement de la classe respective dans ses formes caractéristiques. Toute étude d'histoire littéraire, fondée particulièrement sur l'exemple de l'histoire littéraire française, paraît donc bien justifiée théoriquement et la périodisation du processus historique, modelée sur l'exemple des événements qui marquent le développement de la culture en France, s'impose au premier abord. Il y a là, néanmoins, non tant la reconnaissance, du point de vue du matérialisme historique, dans sa justesse incontestable, que le vestige d'une certaine primauté que tout chercheur attribuait à la civilisation d'Occident et à la civilisation de France, en particulier, cette dernière venant à être pourtant puissamment contestée par un Vincenzo Gioberti qui, en 1843, date du célèbre *Del primato*, ramenait l'attention des historiens sur la primauté, par contre, de la civilisation italienne en Europe.

Toute étude de littérature comparée suppose la connaissance exacte des similitudes et des différences entre les phénomènes soumis à son analyse ; celle-ci devra à son tour s'appuyer sur la connaissance bien différenciée des étapes historiques qui représentent autant d'articulations spécifiques du processus de civilisation soumis à son étude. « Articuler et périodiser le processus historique » en littérature comparée suppose donc l'application de ce qu'on devra appeler esprit de finesse, plutôt qu'esprit de géométrie, étant donné que la connaissance respective tient compte de la particularité des phénomènes

inclus dans le schéma général d'une étape historique qui ne coïncide que partiellement avec les données concrètes de la civilisation respective.

C'est dans l'étude comparative des littératures européennes que ce point de vue s'impose tout particulièrement; car il faudra distinguer les principales étapes de l'histoire littéraire européenne, non seulement dans leur succession chronologique, mais encore dans leur référence géographique. Mme de Staël signalait les différences entre les littératures du nord et du midi de l'Europe et proposait par là une première étude typologique des civilisations. Il s'agissait là, non point des particularités d'une même étape historique, par rapport aux conditions de lieu, mais bien plutôt des particularités remontant aux caractères premiers des peuples, à ce qu'on appelait leur génie, la « profondeur » des civilisations septentrionales étant, par opposition aux traits « solaires » des civilisations méditerranéennes, des données premières et non point le résultat des accumulations historiques différentes. À cette première tentative de typologie littéraire de l'Europe, qui marquait une première sortie d'entre les limites closes d'une civilisation unique, que tout esprit bien pensant considérait comme civilisation exemplaire ou bien comme civilisation par excellence, il faudra ajouter une distinction, de beaucoup plus réelle, entre les grands groupes de civilisations telles qu'elles se présentent aujourd'hui sur les divers continents, de l'Asie, de l'Afrique ou des deux Amériques. Il s'ensuivra une typologie nouvelle, fondée cette fois sur la diversité du rythme historique respectif, menant à une précision croissante des études, et, par conséquent, à une articulation bien différenciée des processus historiques pris en considération. Il s'agit là d'un historicisme qui nous ramène à la *Science Nouvelle* de Jean-Baptiste Vico; car, tout en parlant de la conception d'une loi générale présidant au développement universel de l'humanité, le philosophe italien constate la diversité des peuples et de leurs civilisations dans le monde, par là le rythme inégal de leur évolution; se rapportant plusieurs fois aux tribus des Peaux Rouges, les « américains », comme il les appelle, il observe la présence simultanée, dans le monde contemporain, de l'âge premier, des dieux et des héros, et de l'âge humain, de la raison et de la civilisation. Si donc quelqu'un voulait tracer un parallèle entre les peuples d'Europe et les

peuples des Amériques, et entre leurs civilisations, il devrait, selon Vico, tenir compte du degré d'humanité que chacun d'eux aura atteint et ne point tenter de comparer, par conséquent, les produits de la « fantaisie » aux produits de la raison, parce qu'il commettrait l'erreur de comparer injustement les produits qui, en tant que propres d'un certain âge, ne peuvent être comparés qu'avec les produits du même âge considérés chez un autre peuple. Par rapport à Vico, la typologie géographique de l'Europe, telle que nous la trouvons chez Mme de Staël, marque bien un pas en arrière. La triste fortune de la *Science Nouvelle* trouve là encore une nouvelle preuve ; et l'historisme romantique est à son tour marqué par certains vestiges cartésiens de « la raison universelle », comme signe d'une humanité générique et a-temporelle, tandis que le sens profond de l'historisme de Vico reste encore ignoré. Or, il nous semble que c'est dans la *Science Nouvelle* bien plus que dans *De la littérature considérée...* que nous pouvons trouver le point de départ le plus fertile pour une juste articulation du processus historique en littérature comparée ; ce que nous appelions tantôt esprit de finesse signifie justement la connaissance capable de distinguer, au-delà des similitudes, les différences, au-delà de l'identité d'une désignation, la substance vraie de la civilisation respective, au-delà des divinités païennes présentes dans l'art antique, le merveilleux païen des classiques modernes ; car les dieux paraissant dans les poèmes homériques y sont des divinités authentiques, expression manifestant une civilisation à l'âge de l'enfance et de la fantaisie, tandis que le merveilleux païen des poètes néo-classiques marque, autant peut-être que le merveilleux chrétien d'un Tasse, le simple recours à l'ornement poétique et non point la foi religieuse correspondante. Il serait donc faux de comparer entre elles une épopée antique et une épopée moderne ; et même si Dante fût un croyant, il est certain que les anges qui peuplent son *Paradis* n'y sont que des signes d'idées et non point des êtres divins ; tant le poète appartient déjà, bien qu'il soit un *ricorso* d'Homère, à la civilisation de l'âge humain ou de la raison. Les divinités paraissent dans son poème, non pas, bien sûr, comme le simple ornement qui donne sa beauté aux poésies de la Renaissance, mais bien certainement comme des figurations des idées, donc, en essence, toujours comme des procédés aptes à créer la

poésie ; et, pour préciser, la poésie des hommes de l'âge de la raison — qui est en essence non-poésie — et non point celle de l'âge premier et de la fantaisie qui seule est la poésie.

Nous avons par là indiqué une première possibilité d'erreur en littérature comparée, et elle procède, comme on l'a vu, de l'ignorance de Vico ; il est donc possible de tenter une étude comparative entre la tragédie antique et la tragédie moderne à condition de tenir compte du sens différent que le tragique assume dans l'existence de l'homme grec et dans la civilisation du siècle classique en France ; toute comparaison entre le mythe de Prométhée et les Prométhées des poètes modernes, — nous entendons par là, selon Vico, les pseudo-poètes de l'âge de la raison — est fautive dans ses prémisses mêmes, parce que l'on croit avoir affaire à une succession dans le même plan, qui serait justement le plan humain, de la civilisation et de la raison, tandis qu'il y a, entre les Grecs de l'âge des mythes et les romantiques des siècles de la raison, cette faille insurmontable qu'est le passage de la fantaisie à la raison, de la poésie à la philosophie.

Voilà donc un premier cap à tourner, une première erreur à éviter, et tout comparatiste en connaît les embûches : autant de tentations de comparer entre eux des faits de culture qui n'ont que l'apparence de la similitude, leur source étant différente, et leur substance manifestant un moment historique également particulier.

La périodisation de l'histoire littéraire d'Occident ne correspond que partiellement à la périodisation de l'histoire littéraire roumaine, et cela pour de multiples raisons partant d'une cause unique qui consiste en l'ensemble des conditions historiques particulières déterminées par Byzance et son irradiation culturelle en Orient. L'étude des littératures d'Occident prouve que les rapports respectifs ne se fondent qu'apparemment sur l'unité des grandes familles linguistiques, du moment que les principaux courants littéraires paraissent dans les civilisations latines de même que dans les pays de culture germanique ; et ce n'est que l'esquisse du tableau typologique, tenté par Mme de Staël, qui attirera l'attention sur la différence possible entre les deux grandes familles des peuples occidentaux. Le fait même qu'elle ait conçu son *De l'Allemagne* comme une exhortation au romantisme, marquait la différence typologi-

que entre la France et les pays allemands, de même que l'exhortation à la modernité, adressée aux rédacteurs du « Conciliatore », marquait la différence plus large qu'elle établissait entre les peuples latins et les peuples germaniques. Les deux exportations proposant de rendre synchroniques entre elles les deux civilisations en cause, ne pouvaient aboutir qu'à un effet formel : le romantisme français naquit dans les conditions particulières de l'époque post-révolutionnaire, et le romantisme italien accompagna la lutte politique du Risorgimento ; toute comparaison entre les différentes littératures occidentales au niveau du romantisme, en tant que concept général, ne sera donc que purement abstraite : les seules identités possibles entre l'Allemagne et l'Italie apparaissent à distance de presque un siècle, car le romantisme allemand, que Manzoni encore censurait dans son *Del romanticismo*, ne se retrouve en Italie que chez les poètes de la deuxième génération des romantiques, chez un Giovanni Prati, et encore faudra-t-il considérer avec le meilleur esprit de finesse ce qui, dans la génération d'un Tieck et d'un Jean-Paul, a pu avoir un écho chez les poètes du post-Risorgimento, déjà déçus dans leur élan patriotique et par là enclins à la rêverie ouverte vers le mystère cher au Septentrion. Il s'ensuit que la périodisation en littérature comparée ne peut s'établir que sur des portions bien délimitées, dans l'espace et le temps, et que les rapports entre deux cultures au niveau du même courant littéraire comportent le plus souvent un décalage dans le temps qui n'est pas sans signifier une résistance à l'influence et, par cela même, le processus en cours d'une maturité historique capable d'engendrer les conditions de cet ajournement des phénomènes de culture que « l'influence étrangère » tentait vainement d'anticiper. Le « classicisme » a sa source dans l'irradiation ouest-européenne de la poésie italienne de la Renaissance, mais ce n'est qu'à distance d'un siècle et dans des formes toutes nouvelles que paraît le classicisme en France, et toute étude des influences italiennes sur la Pléiade relève les contrastes entre les deux littératures et la résistance que ses poètes représentatifs, un Du Bellay par exemple, surent bien manifester à l'égard de ce qu'on appela avec mépris l'« italianisme ». Il fallut attendre le dix-septième siècle pour que, dans un autre genre littéraire, à savoir le théâtre, et non plus la poésie lyrique, les influences de la Renaissance puissent

paraître en France, cette fois pleinement assimilées et produisant, par suite, un classicisme qui ne rappelle les modèles italiens que dans leurs règles formelles dont la source, à son tour, est Aristote : car c'est aux seuls préceptes de la *Poétique* que sont redevables et la *Sophonisbe* du Trissino et les tragédies régulières des classiques français, tandis que, dans sa profonde substance dramatique, aucune des œuvres de Racine ne doit au modèle d'outre-Alpes. Ce qui importe donc, en première ligne, en littérature comparée, c'est moins de périodiser que d'articuler le processus historique ; la périodisation de l'histoire littéraire européenne étant donnée, il s'agit d'en « articuler » les segments par rapport à la ligne de développement spécifique de tel groupe qui diffère d'un autre par ce que Taine aurait nommé la vitesse d'accumulation des causes, donc le rythme de mûrissement des idées.

Au niveau du classicisme et du romantisme, les littératures des peuples latins d'Occident manifestaient les différences déjà indiquées, auxquelles s'ajoutaient, pour délimiter la place du groupe respectif dans la typologie respective, les différences entre le romantisme anglo-allemand, d'une part, le romantisme français et italien, d'autre part, à savoir dans les aspects qui leur sont communs à un moment donné et qui naissent tout ensemble des situations nationales et sociales propres aux deux civilisations. La culture roumaine, de beaucoup redevable à Byzance et à l'Orient slave, constitue un îlot de latinité que le comparatiste serait tenté d'annexer à un Occident non-différencié ou tout au plus à l'Occident latin, de la France et de l'Italie. Le terme de « romantisme » ne peut pourtant s'appliquer également à l'Orient et à l'Occident, même s'il s'agit de peuples latins profondément liés par leurs racines historiques et leurs langues actuelles. Reprenant donc les distinctions déjà marquées entre les deux Europes, du Nord et du Midi, telles que les présentaient Mme de Staël, il faudra en rechercher les équivalents dans ces deux autres Europes : l'Europe occidentale de la Renaissance gréco-latine et l'Europe orientale de la continuité slavo-byzantine, les termes désignant, au niveau de la culture, des conditions historiques et politiques bien différenciées, à savoir le rapide essor de la bourgeoisie à l'Ouest, la longue durée des rapports féodaux en Orient. Les périodes de l'histoire littéraire d'Occident se retrouvent donc en Orient, et précisément en Roumanie, avec un retard bien

marqué et avec une substance idéologique, à son tour, bien particulière par rapport au modèle ou bien à la source ou à l'« influence » censée les avoir déterminées.

L'histoire de la culture roumaine au XVII^e siècle prouve la connaissance de l'humanisme de souche italienne de même que, par l'intermédiaire de la culture néo-grecque, le siècle des Lumières exerce son influence sur l'esprit roumain au temps des princes phanariotes, marquant par là une première ouverture décisive vers l'Occident. Mais la poésie roumaine proprement dite commence avec le romantisme.

Il y a, chez les écrivains du XVII^e siècle, auteurs de « Chroniques », la conscience des origines latines du peuple roumain et de sa descendance de Rome; et il y a, au début du siècle suivant, chez Démètre Cantemir, tous les éléments d'une culture de formation humaniste; mais rien ne nous autorise à placer son œuvre qui, pour reprendre la fameuse distinction de Croce, appartient d'ailleurs à la littérature et non point à la poésie, dans le vaste courant du classicisme que l'Italie avait illustré, la première.

Au moment où la poésie roumaine tente de donner ses premières preuves, elle suit pour un temps les modèles de la poésie néo-grecque, mais elle s'inscrit bientôt dans le vaste courant du romantisme parce que, accompagnant l'essor de la conscience nationale, elle y trouve le moule expressif correspondant à ses fins. Ce romantisme donc est celui de l'Italie du Risorgimento, de sorte que, dans la typologie littéraire de l'Europe, il marque bien sa coïncidence dans le temps avec ceux qui, de Berchet à Mameli, firent de leur poésie une modalité de la lutte révolutionnaire; il faudra attendre, dans les Pays Roumains, de même qu'en Italie, que la cause nationale fût portée à sa fin pour que naisse le « second romantisme » qui lui seul correspond au contenu du romantisme français, tel qu'il naquit dans les années post-révolutionnaires.

Vico le premier avait saisi l'essence de l'histoire et avait offert par là le point de vue le plus fécond dans l'étude de l'homme. L'histoire étant l'œuvre de l'homme et comme telle le seul domaine qu'il puisse connaître et dont il puisse dégager les lois de sa propre nature, dans son évolution progressive,

toute œuvre de civilisation, qui est œuvre humaine, s'inscrit dans une « légité » et ne peut apparaître qu'au moment qui la requiert comme telle. Partant de cette « science nouvelle », selon laquelle la genèse de toute civilisation et le cours de son développement sont prévisibles, — car elles s'inscrivent dans le développement historique nécessaire de l'humanité — Vico établissait la « nature commune des nations » et par là les lois communes de leur histoire ; mais il constatait en même temps la pluralité des civilisations à un moment donné, ce qui prouvait pour lui le rythme inégal de l'histoire des nations, par quoi l'âge contemporain se présentait, en Europe, comme l'âge de la raison et de l'humanité la plus « humaine », tandis que les Amériques lui offraient l'exemple des âges antérieurs et de leur mentalité « héroïque ». Il reste donc que l'histoire de France présente en fait la succession classique des ordres sociaux et politiques de l'humanité moderne, mais il reste encore que l'étude des autres nations devra partir des données de leur propre histoire, ce qui fait, par exemple, que le classicisme italien non seulement précède de plus d'un siècle le classicisme français, mais il en diffère tout autant, parce que, œuvre d'une humanité parfaitement « humaine », il est plutôt « littérature » que « poésie », tandis que, sur les traces des poètes « naïfs », de l'âge des mythes, un Arioste atteint encore à la poésie véritable qui est le fruit de la fantaisie. Entre les deux Europes, celle de la civilisation latine et catholique, celle de la civilisation slavo-byzantine, il y a donc des inégalités de rythme, ce qui fait que toute une période peut ne point être représentée dans ses caractères essentiels, tel le classicisme dans la culture roumaine. D'autre part, la riche et féconde présence du folklore peut signifier le prolongement jusque dans l'âge de la raison, des vestiges de l'âge des mythes ; ce qui, après le romantisme patriotique et national, rappelant de près le romantisme italien, fut, toujours dans la culture roumaine, le retour au peuple des villages, à sa production poétique et à ses légendes, fut bien, comme une nouvelle affirmation de la conscience nationale, un renouveau du romantisme, mais il ne fut possible, sous ces formes, que dans les conditions particulières des civilisations de type rural, telle la civilisation roumaine à ses origines, encore toute liée à l'âge de la « poésie », de sa mentalité et de son expression dans toutes les manifestations de l'esprit ; ce qui fait que les plus

grands poètes roumains, de Eminescu à Arghezi et à Blaga, trouvent dans la poésie populaire non simplement une source d'inspiration, livresque ou extérieure, mais bien la matrice de leur propre esprit. À la distinction typologique entre les littératures du Nord et du Midi de l'Europe, telle qu'elle fut établie par Mme de Staël, s'ajoute donc, pour marquer un point de vue tout aussi suggestif, la distinction entre les littératures de l'Occident cartésien et les littératures de l'Orient slavobyzantin, de la littérature roumaine en particulier ; distinction typologique fondée cette fois non pas sur cette vague notion de « génie » des nations, qui paraît sous-entendue chez Mme de Staël, mais sur le concept bien plus précis de la succession nécessaire des âges de l'humanité, tels qu'ils paraissent définis chez Vico.

Toute recherche comparatiste étudiant les rapports et les influences des littératures d'Occident dans l'histoire de la littérature roumaine devra donc tenir compte de cette typologie de source vichienne, qui d'ailleurs s'impose avec évidence aussitôt qu'on tente de définir l'appartenance d'un poète roumain à telle ou telle autre période de l'histoire des littératures d'Occident. Car toute analyse de la poésie d'Eminescu, au point de vue du romantisme européen, ne peut que se heurter, à un moment donné, au trait particulier de ses affinités profondes avec les mythes populaires, de même que les attaches d'un Blaga avec l'expressionnisme allemand sont moins caractéristiques que les liens qui l'unissent à la matrice de cette mentalité essentiellement populaire, propre à la civilisation rurale et à ses mythes. La modernité même de Blaga, ce qui marque chez lui la présence du concept moderne de la poésie, paraît être, et nous osons le dire, le fruit de son appartenance à la lignée des « primitifs » chez qui l'humanité se présente encore dans l'âge de la fantaisie, ce qui fait que, par rapport à lui, les romantiques du siècle précédent sont à juste titre des littérateurs plutôt que des poètes, et cela parce que, chez lui, et non chez eux, la poésie naît de la fantaisie et représente non pas un simple « discours », mais bien une modalité cognitive du monde.

Il en résulte que la différence du rythme historique qui sépare entre elles les deux Europes aboutit à cette différence typologique que Blaga lui-même, dans son « Éloge du village

roumain», essaya d'élever au rang d'une donnée première de l'esprit roumain; l'attachement aux mythes populaires, tel que nous le trouvons dans la civilisation roumaine, n'est pourtant point une donnée première, au niveau de ce qu'on appelle le «génie» d'un peuple, mais bien le résultat d'une certaine évolution; formée par l'action connexe de Byzance et de l'ancienne culture des peuples slaves, la civilisation roumaine garde ses attaches à la poésie populaire qui représente les vestiges des âges de la fantaisie, et, malgré son ouverture à l'Occident, qui remonte au dix-huitième siècle, elle est encore, dans son œuvre de poésie, largement redevable à l'âge des mythes; ce qui impose à toute étude comparatiste l'effort de déceler au-delà ou au-dessous des apparences d'une poésie dite «moderne», telle qu'elle paraît chez Blaga, la vraie nature des traits respectifs, qui est leur attache aux «primitifs» de la création populaire plutôt qu'aux structures propres de la poésie d'Occident, de Baudelaire au surréalisme; de même que les attaches à la terre et à son humanité authentique, telles qu'elles apparaissent chez Arghezi, avec ce qu'on y trouve également comme attache à l'orthodoxie byzantine, représente une équivalence assez claire avec ce qui, chez un poète comme Whitman, constitue également le produit de la fantaisie, comme faculté maîtresse de l'homme à l'âge des mythes; une étude comparatiste devra donc rattacher Arghezi au grand poète américain, en vertu de leur commune appartenance à l'âge poétique, le premier en date dans le «cours» progressif de l'humanité et constituant dans cette civilisation de la latinité orientale, qu'est la civilisation roumaine, un «ricorso» prolongé jusqu'au sein de l'âge successif qui est celui de la raison.

Si nous proposons donc une typologie des littératures européennes selon leur appartenance à l'Occident catholique ou à l'Orient slavo-byzantin, c'est parce que les conditions sociales et politiques ont déterminé et entretenu cette civilisation de type rural à peine dégagée de l'âge des mythes et par là encore toute ouverte à la création poétique en tant que modalité cognitive et logique; ce qui signifie que nous venons affirmer par là que l'âge de la raison, qui est celui de la civilisation par excellence humaine, constitue le point de référence et le modèle de toute histoire de la civilisation. La périodisation de l'histoire littéraire, telle qu'elle apparaît établie pour les littératures d'Occident, est à son tour le modèle auquel toute

autre histoire littéraire se doit de se conformer en dernier lieu, tant il est vrai que dans leur *cours* et *recours*, toutes les civilisations parcourent et parcourront toujours dans chaque secteur de leur manifestation les trois âges dont Vico a indiqué la nécessité intérieure, cette « légité » à laquelle il donne le nom et les fonctions d'une providence immanente au monde des hommes. C'est donc à la *Science nouvelle* du philosophe italien que nous empruntons le point de vue capable de justifier la comparaison entre les faits littéraires appartenant à deux civilisations différentes; la périodisation en littérature comparée suppose donc la connaissance préalable du degré d'humanité que chacune des deux civilisations en cause aura atteint; et nous entendons par « degré d'humanité », ce que la *Science nouvelle* appelle l'âge de la raison, ou de l'humanité pleinement actualisée dans toutes ses possibilités. Et c'est en appliquant ce point de vue que l'étude comparatiste pourra être dirigée sur des faits situés au même niveau et pouvant appartenir par là au même âge de l'histoire et donc au même courant ou école littéraire; considérés de la sorte, les termes d'histoire littéraire seront univoques, et la recherche comparatiste pourra éviter l'écueil des équivoques, naissant justement d'une recherche dirigée à des niveaux différents, les faits respectifs appartenant à des âges différents de l'histoire respective. La juste périodisation en littérature comparée suppose, par conséquent, une étude préalable, de l'ordre de la philosophie de l'histoire, semblable à la doctrine de Vico lui offrant le critère qui seul peut empêcher, au-delà de la confusion des termes, la confusion des notions et des œuvres qui y correspondent.

Une étude comparatiste sur le romantisme européen sera donc obligée de choisir entre deux modalités dont l'une seulement correspond à la vérité des faits. Car l'étude bien connue d'Arturo Farinelli ne fait que juxtaposer des études particulières consacrées au romantisme tel qu'il s'affirme dans les différentes littératures européennes; divisée en autant de parcelles, la matière présentée n'aboutit point à une conclusion qui soit une synthèse, de sorte que, réduite à ses aspects atomiques, elle trahit bien son hétérogénéité et confirme le jugement que nous donnions du caractère uniquement abstrait du romantisme en général et de la multiplicité par contre des romantismes nationaux. Une étude proprement comparatiste du romantisme devrait donc se fonder sur une étude préalable

destinée à tracer le tableau typologique du courant et de l'école respective, afin de pouvoir non seulement classer chaque romantisme national dans le type qui lui correspond, mais articuler par là, de façon concrète, la périodisation générale, valable pour l'ensemble non différencié du phénomène respectif. La causalité historique des situations ainsi marquées se vérifie à son tour; l'Italie et les Pays Roumains marquent la production d'un même romantisme, de source et de finalité pratiques, nationales et révolutionnaires, parce que l'évolution historique marqua, dans les deux cas, un retard égal par rapport à l'évolution «classique» de la France. La périodisation littéraire est obligée de suivre les données de l'histoire sociale et politique, qui, cette fois, unissent entre eux deux peuples situés dans les deux zones différentes de culture de l'Europe, car l'Italie est toute formée par l'esprit de la Renaissance tandis que les Pays Roumains connaissent l'irradiation puissante de Byzance. Plus que les conditions d'une accumulation de cultures différentes, s'imposent donc, à un moment donné, les conditions du présent qui réunissent dans un même type de romantisme deux littératures jusqu'alors nettement séparées entre elles par toute une tradition de civilisations particulières aux deux extrémités de l'Europe.

Il s'ensuit, comme principe de méthode s'imposant en littérature comparée, une recherche des sources et des influences qui soit fondée en premier lieu et peut-être uniquement sur la correspondance et l'équivalence des moments historiques pris en considération, et indifféremment de la période vue dans sa totalité générique et abstraite; la périodisation en littérature comparée ne pourra donc être une notion subordonnée à la périodisation en histoire littéraire générale ou européenne, parce que celle-ci est faite sur l'exemple de la France dont l'histoire et la civilisation suivent ce cours «classique» que nous avons vu servir comme point de référence et comme modèle à toute autre histoire.

Université de Bucarest